

LES FONDEMENTS D'UN COMPORTEMENT ÉCOLOGIQUE CHRÉTIEN¹

Émile NICOLE

Dans le débat moderne sur l'environnement, l'apport des Écritures, à la fois, mobilise l'action écologique et met en garde contre les illusions. Perçue sous l'angle du témoignage, l'action écologique chrétienne permet de sauvegarder la valeur intrinsèque et de la foi et de l'écologie.

La naissance d'une conscience écologique apparaît comme l'un des phénomènes importants de notre temps, au moins en Occident. Phénomène important et nécessaire au vu des menaces que font peser sur l'espèce humaine et la création dans son ensemble l'égoïsme et la négligence lorsqu'ils sont alliés à une capacité d'action sur la nature et de domination de la nature telle que celle que l'homme a acquise au cours de ce dernier siècle.

L'existence et la légitimité de cette conscience étant admises, la question à laquelle cette contribution essaiera de répondre est celle du rapport entre cette conscience écologique et la foi ; la foi telle qu'elle est suscitée, nourrie et réglée par la Parole de Dieu.

Il ne sera guère question d'action, bien que celle-ci soit nécessaire ; mais ce qui retiendra notre attention, ce sont les fondements, les ressorts d'une action et d'un témoignage chrétiens.

Foi et souci écologique : attention à la récupération !

Dans la définition des rapports possibles entre l'écologie et la foi, deux écueils me paraissent devoir être évités.

Le premier consisterait à concevoir la foi comme une sorte d'auxiliaire servile de l'écologie. Elle n'aurait de valeur que pour autant qu'elle serve à la défense de l'environnement. Pour qui croit au Dieu vivant révélé en Jésus-Christ, pour qui a embrassé l'espérance chrétienne, qui déborde largement la question de l'environnement, une telle dépendance paraît inadmissible.

Mais il serait également inadmissible que le croyant n'utilise les thèmes écologiques qu'à des fins apologétiques. Par exemple, pour mettre en évidence l'incapacité de l'homme à gérer correctement le domaine dont il se croit le maître absolu. Cette incapacité est manifeste, mais on ne saurait oublier qu'il ne s'agit pas ici seulement d'arguments mais de réalités de la plus grande importance et qu'il appartient aussi au chrétien de sauvegarder, autant qu'il le peut, le domaine qu'il sait confié par Dieu à la garde de l'homme.

Ainsi chacun de ces deux domaines, foi et écologie, doit être pris au sérieux, comme ayant une valeur propre. On proposera de considérer l'apport chrétien dans le domaine écologique sous l'angle du témoignage, ce qui permet de sauvegarder la valeur intrinsèque et de la foi et de l'écologie.

Une question moderne pour un livre antique : anachronisme ?

Une question préalable pourrait être posée en rapport avec cette contribution, celle de la pertinence d'un texte antique, la Bible, pour juger d'un phénomène dont on n'a pris conscience que récemment.

¹ Exposé présenté au rassemblement protestant d'Épinal le 4 juin 1989.

Il est vrai que la destruction de l'environnement ne date pas d'hier. Depuis des temps reculés, les déboisements excessifs dans le bassin méditerranéen ont gravement perturbé les écosystèmes. Mais il est vrai aussi que le rapport entre l'homme et la nature, tel qu'il était vécu à l'époque biblique, est très différent de celui que nous vivons aujourd'hui dans nos pays.

L'homme apparaît dans la nature sauvage comme un être vulnérable, menacé par les grands animaux comme le lion ou l'ours. Il est significatif que dans le récit de l'alliance conclue après le déluge, le problème de la défense de la vie de l'homme face à l'animal soit évoqué : « Je réclamerai votre sang, votre vie, je le réclamerai à tout animal », promet Dieu (Gn 9.5).

Les zones de peuplement que l'homme parvient à organiser sont cernées par le monde sauvage, par la forêt qui, d'après le récit de la bataille entre les troupes d'Absalom et celles de David, dévore plus de peuple que l'épée (2 S 18.8). Lorsque l'homme abandonne les villes détruites, très vite la nature sauvage en reprend possession, comme le rappellent si souvent les prophètes dans leurs oracles :

Les hiboux rempliront ses maisons,

Les autruches la peupleront,

et les boucs y bondiront.

Les bêtes sauvages hurleront dans ses donjons

Et les chacals dans ses palais luxueux. » (És 13.,21s.)

Nous sommes là aux antipodes de nos problèmes actuels.

Et pourtant, dès le début de la Bible, apparaît, non seulement le risque, mais même la réalité d'un usage démesuré du pouvoir accordé à l'homme sur la nature : la tour de Babel (prototype de tous les grands travaux aux ambitions prométhéennes, dont le sommet devait toucher le ciel) et avant elle même, la violence remplit la terre juste avant le déluge (Gn 6.11). Cette expression renvoie directement à la bénédiction créationnelle de Genèse 1.28 : « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre. » Il y a donc là une perversion manifeste des intentions divines : l'homme devait *remplir la terre* et voici que la terre est remplie... *de violence*.

L'auteur biblique ne semble guère se préoccuper des effets sur l'environnement de la violence humaine ou des ambitions démesurées. Il y a bien sûr le déluge, mais il n'est pas causé directement par l'homme ; il est décidé par Dieu comme réponse à la violence de l'homme. La violence et l'ambition humaines ne semblent donc pas avoir d'effet direct sur l'environnement ; ce qui intéresse l'auteur du récit, c'est le rapport à Dieu. Rapport de création : l'homme, comme créature de Dieu, a reçu de lui mandat de gérer la création. Rapport gravement perturbé par la révolte de la créature contre le créateur, d'où la violence et la démesure.

C'est cette révélation du rapport à Dieu qui permet une approche chrétienne des phénomènes écologiques, une approche qui appréhende ces phénomènes en tenant compte des rapports établis entre ces trois entités : le Créateur, la nature et l'homme.

Au cœur du problème : la relation entre l'homme et la nature

Pour schématiser, on pourrait dire que l'Occident moderne, depuis l'époque rationaliste (XVIII^e s.), tend à réduire le rapport à deux entités : la nature et l'homme, l'homme devenant ainsi le seul maître de la nature. Cette tendance, qui a accompagné le développement de la science moderne, n'est pas sans rapport avec la conception chrétienne du monde. Ce n'est certainement pas un hasard si les sciences et les techniques ont connu dans l'Occident dit chrétien un développement si incroyable et si inquiétant. Il fallait que le monde fût désenchanté, fût compris comme domaine créé et confié à la garde de l'homme pour que l'homme se hasarde à l'explorer, à en découvrir les lois, pour l'aménager et le dominer selon

son génie propre. Mais il convient aussi de noter que ce développement – foudroyant lorsqu'on songe aux millénaires passés – s'est inscrit dans l'histoire au moment où l'Occident prenait ses distances d'avec le modèle biblique et cherchait à concevoir le rapport entre l'homme et la nature en faisant l'économie de Dieu. Ainsi la voie était ouverte à une domination, une exploitation sans limite de la nature ? C'est au moment même où l'homme devient le plus puissant – et donc le plus dangereux pour son environnement – qu'il perd conscience du vis-à-vis avec un supérieur qui pouvait, ou aurait dû, limiter l'exercice de sa puissance technologique.

À l'opposé, et en réaction contre cette conception de l'homme autonome, maître de la nature, le mouvement écologique, du moins dans ses composantes les plus militantes, a été très fortement influencé par des spiritualités de type oriental où la distinction entre Dieu et la nature s'estompe au profit d'une nature divinisée dans laquelle l'homme doit se fondre. Ayant perçu les ambiguïtés et les effets pervers du progrès élevé au rang de valeur fondamentale, les écologistes (au sens populaire du mot) n'ont souvent trouvé d'autre refuge que le mythe du bon sauvage respectueux de l'environnement, oubliant ce qu'ils doivent eux-mêmes à la vision scientifique du monde que n'a pas le « bon sauvage » et oubliant aussi tout ce que ce respect prétendu du « bon sauvage » doit à la crainte superstitieuse et à l'impuissance.

Les bases d'une action écologique chrétienne

Dans cet environnement philosophico-religieux, notre responsabilité en tant que chrétiens est de témoigner clairement de notre foi en Dieu. En un Dieu qui n'est pas seulement un principe ou une idée, mais une personne qui a confié à l'homme, créé à son image, le soin du domaine créé. Celui-ci jouit ainsi de pouvoirs étendus, mais non illimités, car il reste toujours responsable devant Dieu de l'exercice du pouvoir qui lui a été accordé.

Cette limite que la conscience de Dieu impose à l'exercice du pouvoir humain, on la voit décrite déjà au jardin d'Éden par l'interdiction pour l'homme de s'approprier le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Ainsi Dieu ne laisse pas l'homme sans directive pour l'exercice de ses responsabilités.

Ces directives, fort réduites dans le récit des origines, prennent ensuite la forme de la loi donnée à Israël, des messages des prophètes et finalement de la prédication et de l'exemple du Christ transmis par les évangélistes et les apôtres.

Le temps manque ici pour donner un aperçu satisfaisant de ces directives. Elles impliquent, vis-à-vis de Dieu, la reconnaissance, la confiance, l'écoute de sa voix, vis-à-vis des hommes, non seulement le respect de leurs droits et de leur personne, mais aussi l'amour dont l'exemple parfait nous a été donné par Jésus-Christ qui a donné sa vie pour nous. Ainsi toute l'éthique chrétienne peut et doit être mise à contribution dans l'approche et la solution des problèmes écologiques.

On ajoutera que l'éthique chrétienne n'étant pas seulement, ni essentiellement une éthique du devoir (il faut sauvegarder la création), mais une éthique de la reconnaissance envers Dieu et de l'amour pour Dieu et le prochain, une éthique de l'Esprit qui sanctifie et anime l'homme, nous devrions y trouver l'énergie nécessaire aux dépenses, aux renoncements, aux sacrifices qu'implique une gestion responsable de l'environnement.

Un dernier point mérite d'être souligné, c'est celui de l'espérance.

L'espérance chrétienne, avons-nous dit, déborde largement la question de l'environnement. Cela apparaît clairement à la lecture de 2 Pierre. Après avoir parlé du *Jour du Seigneur* comme un jour où « les cieux passeront avec fracas », où « les éléments embrasés se dissoudront » et où « la terre, avec les œuvres qu'elle renferme sera consumée », il ajoute : « Puisque tout cela est en voie de dissolution, combien votre conduite et votre piété doivent être saintes. Attendez et hâtez l'avènement du jour de Dieu. » Il ajoute encore : « Nous

attendons selon sa promesse de nouveaux ciex et une nouvelle terre où la justice habitera »(2 P 3.11ss).

On pourrait considérer comme fâcheusement démobilisatrice pour la conscience et le combat écologiques cette espérance située au-delà d'un échec présenté comme inéluctable à plus ou moins brève échéance, « puisque tout cela est en voie de dissolution... ». Vaut-il encore la peine de se soucier d'un environnement en voie de dissolution ? Le chrétien ne sera-t-il pas tenté de jouer le prophète de malheur plutôt que de contribuer à la sauvegarde de l'environnement ?

Nous proposons de revenir à nos considérations initiales sur le rapport entre foi et écologie. L'espérance chrétienne doit être saisie dans toute sa dimension et non pas seulement comme une modeste auxiliaire du combat écologique. Si nobles que soient l'ambition et l'espoir de « sauver la création », selon la formule souvent reprise aujourd'hui dans les cercles chrétiens, d'assurer aux générations futures un avenir possible, on ne saurait ramener l'espérance chrétienne à cette seule dimension. Quoi qu'on puisse en penser, la joie et l'honneur du disciple de Jésus-Christ est de pouvoir témoigner d'une espérance qui dépasse la ruine ou le salut du monde présent. Les contemporains de Jérémie auraient bien aimé qu'il ne prédise pas la chute de Jérusalem où se trouvait le temple, objet de tous leurs espoirs, et pourtant, avec larmes, il s'est acquitté de sa mission.

Les disciples de Jésus auraient bien aimé que leur Maître rétablisse le royaume d'Israël, et ils ont été fort déçus qu'il annonce la chute de Jérusalem et la ruine du temple. Pourtant il l'a fait, et je ne vois pas comment nous pourrions nous soustraire au message qui parcourt tout le Nouveau Testament et qui annonce que tout est en voie de dissolution.

Ainsi le salut proclamé ne dépend pas de la réussite des plans de sauvetage, auxquels le chrétien participera pourtant par respect pour le Dieu qui a confié à l'homme le soin de la nature et par amour pour les hommes qui y vivent. Lorsqu'il est question de « hâter l'avènement du jour de Dieu » (2 P 3.12), il ne peut jamais, jamais, s'agir de hâter la catastrophe, volontairement ou même par négligence, mais de hâter de manière positive la venue de l'espérance en étendant parmi les hommes le règne de Dieu.

Jérémie lui-même, qui outre la ruine de Jérusalem annonçait aussi celle de Babylone, écrivait aux Juifs exilés dans cette ville : « Recherchez la paix de la ville où je vous ai déportés et intercédez auprès de l'Éternel en sa faveur, car votre paix dépendra de la sienne » (Jr 29.7). Si un tel conseil est donné en faveur de la capitale d'une puissance ennemie oppressive, ne devrait-il pas être suivi, à plus forte raison, pour la sauvegarde d'une nature essentielle à notre survie et à celle de nos enfants ? J'espère avoir ainsi montré qu'il est possible de prendre au sérieux et la sauvegarde de la création et l'espérance chrétienne, sans négliger la sauvegarde de la création sous prétexte d'une espérance meilleure – qui s'abstiendra de manger ou de soigner son corps sous prétexte qu'il mourra un jour et qu'il a l'espérance de la vie éternelle ? – et sans réduire la magnifique espérance chrétienne au sauvetage de la nature. Cette voie-là est, je le crois, celle que nous ouvre la Bible.